ARNE DAHL

Jeu du loup

OPCOP



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

MISTERIOSO, Seuil, 2008 ; Points n° 2216.
QUI SÈME LE SANG, Seuil, 2009.
JUSQU'AU SOMMET DE LA MONTAGNE, Seuil, 2011.
EUROPA BLUES, Seuil, 2012.

DANS LA SÉRIE OPCOP

MESSAGE PERSONNEL, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 168.
PRENONS LA PLACE DES MORTS, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 227.

Titre original :
Blindbock
Éditeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Arne Dahl, 2013
publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : © Depositphotos, 2019

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12180-8

ARNE DAHL

JEU DU LOUP

Opcop

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

GROUPE OPCOP, EUROPOL

Noyau central, La Haye, Pays-Bas

PAUL HJELM : Officier de police criminelle suédois qui s'est retrouvé à son grand étonnement à la tête du groupe Opcop, confidentiel mais de plus en plus établi au sein d'Europol.
JUTTA BEYER : Méticuleuse policière berlinoise qui a développé ses talents sur plusieurs fronts, partenaire d'Arto Söderstedt.
MAREK KOWALEWSKI : Policier polonais spécialisé dans la lutte contre la délinquance économique, avec de nombreux talents cachés et une bonne humeur à toute épreuve.
MIRIAM HERSHEY : Ancienne agente juive britannique du MI5, a récemment frôlé la mort et forme une constellation classique avec :
LAIMA BALODIS : Policière lituanienne dure à cuire, anciennement infiltrée au sein de la mafia, utilisée par le chef pour les opérations clandestines.
ANGELOS SIFAKIS : Chef adjoint et coordinateur du groupe, a lutté contre la corruption à Athènes, il a une vue d'ensemble.
CORINE BOUHADDI : Imposante policière musulmane des stups, originaire du Maroc, en passant par Marseille, avec une certaine prédilection pour les substances herbacées.
FELIPE NAVARRO : Spécialiste de la délinquance économique, de Madrid, dont la vie vient de changer fondamentalement et qui ne porte plus de cravate.
DONATELLA BRUNO : Nouvelle recrue, ancienne enquêtrice anticorruption et chef du bureau local Opcop de Rome.

ADRIAN MARINESCU : Nouvelle recrue de Bucarest, spécialiste des écoutes et de la surveillance, en particulier de la mafia.
ARTO SÖDERSTEDT : Officier de police criminelle suédo-finlandais, par le passé avocat de la mafia, universitaire, professeur à l'école de police et homme d'action héroïque.

Antenne locale, Stockholm, Suède

KERSTIN HOLM : Ancienne haut gradée de la police qui a quitté la bureaucratie pour devenir chef de l'antenne locale du groupe Opcop à Stockholm.
JORGE CHAVEZ : Enquêteur expérimenté, aux racines chiliennes, fait la navette entre Stockholm et La Haye.
SARA SVENHAGEN : Experte en interrogatoires, troisième vantail du triptyque d'Opcop à Stockholm, fait la navette entre La Haye et Stockholm.

Sur les marges

GUNNAR NYBERG : Écrivain installé sur l'île de Chios, ancien policier du groupe A, officieusement chargé de missions en free-lance par son vieux collègue Paul Hjelm.

I

AVEUGLEMENT

AUTOBAHN

Magdebourg-Braunschweig, deux janvier

Elle a voyagé en pleine lumière. Elle en est presque aveuglée.

C'était encore comme la nuit quand elle a commencé son long voyage de Berlin à Bruxelles. Puis elle a roulé dans la lumière de l'aube et, à présent, le soleil d'hiver se lève avec sa clarté magique au-dessus de ce qu'elle sait être la ville de Magdebourg. Au loin, à gauche de l'autoroute, il lui semble voir les deux tours de la cathédrale gothique englobées par le disque du soleil, comme si elles produisaient elles-mêmes une gloire de lumière. Sous l'*autobahn* serpente le canal du Mittelland vers l'Elbe – à moins que ce ne soit l'inverse –, pour bientôt, hors de vue, former le plus important croisement fluvial d'Europe. Mais c'est un autre croisement – entre les autoroutes A2 de Berlin et A14 de Leipzig – qui, une dizaine de kilomètres plus loin, la fait se souvenir de l'avertissement de la veille.

D'habitude, elle ne conduit pas, surtout pour de si longs trajets et, les rares fois où elle prend une voiture, désormais, on la conduit. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, les circonstances sont spéciales. Et elle n'a plus eu l'occasion de conduire sur du verglas depuis ses vingt ans.

Car ça glisse, par ici. Elle a senti une ou deux fois la voiture patiner – instants où un effroi sorti du fond des âges étreint sa poitrine – et elle a vu quelques cadavres de véhicules gelés sur le bord de l'A2. Sorties de route plutôt qu'accidents, cependant, dérapages, et son garagiste affirme que ses pneus hiver sont de première qualité.

Il ne devrait pas y avoir de danger.

À part la soirée de la veille. Le Nouvel An à Berlin était passé. Le calme indolent du Jour de l'an était au rendez-vous. Nouvelle année, nouveaux espoirs, et nouvelles opportunités, aussi. Doux sourire intérieur. Tout s'était passé mieux qu'elle n'avait osé l'espérer. Le retour. Et tout semblait plus viable, plus prometteur. Mais soudain, l'avertissement.

"Le tronçon d'autoroute le plus dangereux d'Allemagne."

Il commence vers la frontière entre les deux länder, c'était bien ça ? Juste après la limite entre Sachsen-Anhalt et Niedersachsen – et juste au moment où elle essaie de se rappeler les noms de quelques localités, elle passe cette frontière, tout à fait prise de court. Juste après, elle voit un panneau avec des distances et des noms de villes. Elle en reconnaît deux. Helmstedt et Peine. C'était bien ça ?

Oui. La voix d'homme familière : "Le tronçon d'autoroute le plus dangereux d'Allemagne est sur l'A2 entre Helmstedt et Peine."

Elle se concentre, à peine entrée en Niedersachsen. Bientôt Helmstedt. Entre Helmstedt et Peine se trouve Braunschweig.

Souvenirs professionnels de Bruxelles : elle aime être au courant. C'est la transversale allemande, la principale route entre Europe de l'Est et de l'Ouest. Cent vingt mille véhicules chaque jour. Trafic de poids lourds en provenance de Pologne. La quantité de gaz d'échappement, de gaz à effet de serre, d'émissions polluantes n'est dépassée que par la quantité d'accidents. La police de Braunschweig est réputée être celle qui traite le plus d'accidents de la route en Europe.

Et maintenant le verglas.

La beauté hivernale change de caractère comme d'un coup de baguette magique. Le soleil, qui s'est à présent un peu élevé au-dessus de l'horizon, change aussi. Sa magie devient noire : magie noire. En dépassant Helmstedt, elle sent très distinctement sa gorge se serrer.

Elle a toujours eu du mal avec l'*autobahn* allemande. Cette étrange absence de limites. Devoir regarder dans le rétroviseur plus que vers l'avant. Toujours garder un œil sur des cinquantenaires qui se surestiment et arrivent par-derrière tout

feu tout flamme dans leur bulles autothérapeutiques vrombissantes pour se coller un mètre derrière et vous faire de grands appels de phare parce que vous ne roulez qu'à cent soixante.

Mais bon, elle ne peut pas prétendre que la culture automobile française vaille tellement mieux. Nulle part ailleurs la différence culturelle n'est plus marquée. Préfère-t-elle la jungle de la circulation parisienne ou ce terrain de jeu bien ordonné pour fous du volant ?

Au fond, aucun des deux n'est préférable. Ces deux modèles sont des erreurs. Ils appartiennent au XX^e^ siècle, et le XX^e^ siècle est fini. Il est temps d'enfin oser entrer de plain-pied dans le siècle suivant.

Comme nous avons gâché le XX^e^ siècle. Avec ses possibilités infinies de construire pour de bon une société où chacun aurait sa place, dont personne n'aurait à être exclu. Pour la première fois, les ressources étaient vraiment disponibles. Et qu'en avons-nous fait ? Nous nous sommes laissés glisser sans résistance vers les valeurs les plus moyenâgeuses, vers une société de gagnants et de perdants toujours plus primitive.

Bien sûr, elle sent bien que tout ce raisonnement n'est dicté que par l'envie de dépasser Braunschweig, Peine, de revenir sur l'*autobahn* "normale". De se changer les idées, tout simplement. Comme si l'*autobahn* permettait de penser à autre chose.

C'est au moment où elle tourne la tête pour apercevoir Braunschweig qu'elle voit autre chose. Son regard au loin, si essentiel, si vital sur l'*autobahn*, capte un clignotant. C'est le premier.

Le premier d'un chapelet de signaux qui mettent à rude épreuve les capacités d'interprétation de son cerveau. Quelqu'un, quatre ou cinq voitures devant elle, allume ses warnings. D'autres lumières devant, freins et clignotants, rouges et orange, quelque part, tout près, un bruit de frein, brutal. Un dérapage ?

Puis le silence.

C'est après que sa voiture s'est immobilisée et qu'un regard rapide dans le rétroviseur, fatidique, constate que celles de

derrière sont aussi arrêtées, après seulement que survient la série d'événements suivante. Sur l'autre voie.

D'abord la fumée. Et pas une fumée calme, brumeuse et éthérée, qui monte en volutes vers le ciel. Un autre genre. Plutôt une boule de fumée, une sphère. Une boule noire qui semble avoir heurté le sol et rebondit à présent vers une main géante depuis longtemps retirée. Et à sa place il y a autre chose, là-haut, alors que la boule de fumée se dissipe vers la voûte céleste, et *ça* ne devrait définitivement pas être là. Et elle ne devrait pas descendre de voiture en le voyant. Les occupants des autres voitures arrêtées non plus. Mais ils le font. C'est en quelque sorte inévitable.

En l'air, à la place qu'occupait un instant plus tôt la boule de fumée, il y a maintenant une remorque. Une lourde, lourde remorque. C'est comme un arrêt sur image. Et il est impossible de se représenter les forces qui ont jeté en l'air cette remorque.

Et cette remorque est celle d'un camion-citerne.

Certes, c'est très loin, et ce mouvement est si curieusement lent que rien ne semble réel, mais probablement vaudrait-il mieux tout de suite se mettre à l'abri. C'est ce qu'elle lit dans le regard des autres automobilistes. Mais il est trop tard pour agir, car la remorque du camion-citerne est à présent en train de retomber. En dessous, elle distingue un enchevêtrement de véhicules. Un carambolage. Elle voit plusieurs voitures noires, deux rouges, une bleue, une argentée, et une petite voiture blanche au milieu. La collision semble généralisée, mais pas mortelle, les voitures ne sont pas complètement démolies comme elles peuvent l'être sur l'*autobahn*. En tout cas, ça n'a pas l'air mortel *pour le moment*.

Car la dernière chose qu'elle voit avant que la remorque du camion-citerne ne s'abatte sur les épaves du carambolage, c'est que quelque chose en fuit. Non pas en fuit, mais en coule, s'en déverse, et même jaillit. De cette cascade de liquide clair, qu'elle ne distingue qu'une fraction de seconde, monte une vapeur. Le liquide qui se déverse de la citerne fait vibrer l'air.

Puis la remorque s'abat. Sans un bruit.

Pas de rebond, pas le moindre contrecoup un tant soit peu élastique. La remorque tombe juste et reste là. Collée au sol.

Elle a le temps de se retourner vers les autres automobilistes, elle voit qu'eux aussi savent ce qui les attend. Elle le voit dans leurs yeux.

La lenteur avec laquelle ils tournent la tête.

Avec laquelle ils la baissent. Comme dans une prière collective. Adressée à n'importe quel Dieu.

Le temps insoutenable que met la remorque à se redresser après son long vol. Elle ne le voit pas, mais le tremblement continu de l'air lui indique que ça continue à couler. Ça continue à se déverser de la citerne.

Et l'inévitable se produit alors. Le liquide s'enflamme. Une seule et énorme flamme s'élève sans bruit, comme crachée par une torchère élargie. Elle se propage dans toutes les directions. Le son revient après sa longue absence. Comme un chapelet de hurlements. Hurlements des réservoirs d'essence explosant l'un après l'autre. L'impitoyable réaction en chaîne des carburants fossiles.

C'est à présent une forêt de flammes. Une jungle épaisse de feu pur. Malgré la distance, la vague de chaleur déferle sur les spectateurs sur la voie opposée. Ils sont submergés par le retour de flamme. Elle s'imagine que ses sourcils viennent de disparaître.

La folle vitesse de l'embrasement. Ce n'est même pas une réaction en chaîne. Tout a lieu en même temps. Le monde s'embrase. La chaleur avale le bruit. Le bruit est aspiré par le feu. Tout est feu. Une fumée noire, très noire, forme une nouvelle boule projetée vers le haut.

Puis tout cesse aussi brusquement que ça avait commencé. Le feu s'étiole après avoir tout consumé sur son passage. La boule de fumée se dissipe, remplacée par une brume noire mais de plus en plus translucide. Les carcasses complètement calcinées surgissent une à une du brouillard.

Tout est noir. Carbonisé. C'est le monde après l'apocalypse. *Ragnarök*.

Et pourtant pas tout à fait. Pourtant il reste quelque chose au milieu, comme au centre d'un cercle. Et ce n'est pas noir. C'est blanc.

La petite voiture blanche, au milieu de tout ce noir calciné.

Et une chose insensée se produit : la porte de la petite voiture blanche s'ouvre. Un jeune homme en sort en titubant, aussi blanc que sa voiture. Il regarde autour de lui. Sauf qu'il n'est pas vraisemblable qu'il voie quoi que ce soit. C'est plutôt un réflexe. De regarder autour de soi. Se faire une idée. Évaluer la situation.

Le jeune homme reste debout près de sa voiture. Il ne voit rien. Mais il est en vie.

De l'autre côté de la chaussée, ils n'en voient que mieux. Ils voient la petite voiture blanche apparemment intacte au milieu de tout ce noir encore fumant. Et c'est comme une révélation.

Elle regarde autour d'elle. Observe les autres automobilistes. Leurs regards se croisent, et ils se ressemblent tant. Ils voient la même chose.

Ils voient ce blanc sortir de tout ce noir, derrière le rideau de fumée de plus en plus transparent.

Et elle pense :

Une voiture électrique.

Et elle sait alors ce qu'elle doit faire.

ACHAT

Târgu Mureş, Roumanie, dix-sept février

Il arrive qu'on s'étonne que Mander Petulengro puisse distinguer la lumière des ténèbres. Beaucoup pensent qu'il triche, qu'il y voit un peu malgré tout. Mais ce n'est pas le cas. Il est né aveugle, et n'a jamais vu. Il ne comprend pas même ce que cela signifie.

Il en va autrement des gens devenus aveugles qu'il rencontre. Ils souffrent encore, ressentent un manque si violent. Ils continuent à vivre comme des ombres dans l'univers des voyants.

Lui, non. Il est seul dans le sien. Parfois, quand il rencontre d'autres aveugles de naissance, il peut éprouver une sorte d'appartenance. C'est alors comme s'ils frôlaient son monde. Pourtant, ils ne sont jamais vraiment là. Pas complètement. Et ils sont seuls dans leurs mondes.

À une époque, il aurait aimé que quelqu'un prenne une place dans son univers. C'était au temps de l'errance. La petite Luminitsa, à Sarajevo. Aussi aveugle que lui, elle le voyait mieux que personne. Nettement mieux que lui-même. Un court instant, ils ont partagé le même univers.

Non, ne pas retourner le couteau dans la plaie.

Il s'est retiré. Ce foyer sera sa dernière demeure. Au fond, il attend surtout les ténèbres suivantes. Il pressent que la transition ne sera pas trop brutale.

Même sa guitare, il la délaisse. À présent qu'il s'assoit dans son lit en grattant une nouvelle morsure de puce, il laisse encore une fois sa main glisser sur les courbes de l'instrument.

Le souvenir de Luminitsa à Sarajevo est brutalement balayé par la couche de poussière qui crisse sous ses doigts. Une seconde, la tristesse d'avoir laissé sa guitare s'empoussiérer l'envahit. Puis il la rejette elle aussi. C'est logique. Il s'est retiré. Il a assez joué, assez chanté, assez erré. Et vu nettement plus que tous les voyants.

Il hume la poussière. L'émiette un peu entre ses doigts. Il reconnaît l'odeur de la crasse, la crasse vraiment incrustée, mais il y a plus que ça. Ça sent le métal. Un métal lourd. Est-ce vraiment l'endroit où s'installer en paix ? Toutes ces années finiraient ici ?

Tîrgu Mureş n'est pas chez lui. C'est la mauvaise partie de la Transylvanie. Chez lui, c'est le petit village de Casin, près de Miercurea-Ciuc dans le district d'Harghita. Mais après ce qui s'est passé, ce village n'existe plus. Il n'est plus sur sa carte. Mander a été condamné à l'errance. Et à présent il a cessé d'errer. Et cessé de jouer de la guitare. Cessé de chanter.

Cessé de vivre.

Il les entend maintenant depuis un moment. Ils ont fait la tournée des chambres, le directeur plastronnant dans leur sillage, d'un ton de voix qu'il n'a encore jamais entendu. Il comprend que cela veut dire quelque chose et, dans une autre vie, il aurait sûrement réagi plus vite. Alors, il serait sorti du foyer – par l'issue de derrière, qu'il connaît mieux que sa propre poche – avant qu'il ne soit trop tard. Mais trop tard pour quoi ? Qu'a-t-il à perdre, ici ? N'a-t-il pas déjà touché le fond ?

Bien trop tard, il comprend que le repos n'est pas le fond. La possibilité de repos. Il existe un fond où il n'y a pas de repos.

Il sait que le moment et venu. Il sait quelle heure il est. Deux heures tout juste passées. Le plus chaud de la journée. Malgré cela, il a froid jusqu'aux os. Il n'est pourtant pas si vieux. Il ne devrait pas avoir froid jusqu'aux os.

Mi-février, deux heures et quart de l'après-midi. Il connaît la lumière. Il sait exactement quelle est la lumière. La porte est fermée, il l'entend, il le sait d'après la lumière, ils semblent

avoir fermé les portes de toutes les chambres. Il sent qu'il est en train de se passer quelque chose.

Mais il n'éprouve aucune crainte. De quoi devrait-il avoir peur ? N'a-t-il pas déjà tout enduré ?

C'est quand la porte s'ouvre à la volée que Mander Petulengro éprouve pour la première fois depuis de nombreuses années non pas la crainte, ce serait trop dire, mais un désagrément, le sentiment que son existence volontairement statique va être mise en mouvement.

Car il sait qu'il doit faire plus clair quand la porte s'ouvre. Il fait plus clair dans le couloir, la chambre des huit "pensionnaires" est la plus sombre du foyer. Mais cette fois, il ne fait pas plus clair. Il a beau entendre la porte s'ouvrir en grand, il se met à faire plus sombre. Encore plus sombre.

D'abord, il croit que sa sensibilité bien éprouvée à la lumière – cette sensibilité dont il devrait en principe être privé – a été altérée. Puis il comprend qu'il est en train de se passer autre chose.

Tout à fait autre chose.

D'après leurs pas, il entend qu'ils sont trois, et, en comparaison des pas légers du directeur, avec ses soixante-quinze kilos (certes plus légers que d'habitude, plus prudents), qu'ils sont tous les trois plus lourds. Deux pèsent vraiment lourd. Mais c'est la voix du troisième qu'on entend :

— L'hydrocéphale est très bien, mais pour le reste nous ne sommes pas satisfaits du tout.

Une voix de basse, habituée à être obéie, et pourtant neutre, professionnelle, avec un accent menaçant à peine perceptible. Des crayons sur blocs-notes. Mander Petulengro essaie de trouver ce que signifie "hydrocéphale" tout en flairant que le directeur se met à suer davantage des aisselles.

— Mais la chorée de Huntington était pourtant parfaite ? dit le directeur d'un ton conciliant.

Et si menu, aussi. Il se combinerait avantageusement avec une figure maternelle bien en chair.

— Ce n'est pas à vous de nous dire comment nous devons travailler, ou je me trompe ?

— Je ne voulais pas…

— Je n'ai jamais vu une achondroplasie aussi affreuse, le coupe la voix de basse. Tu crois vraiment qu'il fera entrer le moindre centime ?

Mander Petulengro entend le directeur inspirer profondément et tente de remettre en ordre les pièces du puzzle. Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que cela a à voir avec lui ? Peut-être rien. Il voudrait se retourner d'un quart de tour et se recoucher avec les punaises affamées de son lit. Mais il ne le fait pas. Il reste figé. Se concentre. *Hydrocéphale, chorée de Huntington, achondroplasie* – ce sont des termes médicaux, n'est-ce pas ? Quoi ? Des maladies ?

Et : *"Tu crois vraiment qu'il fera entrer le moindre centime ?"*

Il entend les pas lourds faire un tour parmi les huit "pensionnaires" de la pièce. À vrai dire, il ne sait pas s'ils sont là tous les huit. Sa vigilance est en berne depuis bien trop longtemps.

Il entend le directeur se racler la gorge :

— D'un autre côté, nous avons gardé le meilleur pour la fin.

Mander ne bouge pas d'un pouce. Son ancienne vigilance n'est pas morte, juste laissée en jachère, elle qui l'a sauvé lors de ses longues errances. Elle et le chant. Et la guitare.

Pour la première fois depuis très longtemps, il ressent le besoin d'attraper sa guitare.

D'autres griffonnages au crayon puis quelques pas en avant. Droit sur Mander. Et soudain, tout s'éclaire. Chaque pièce du puzzle tombe à sa place. Et une image apparaît. Une image qu'il est le seul à pouvoir voir.

À sa manière très spéciale.

— Lui, là ? dit avec scepticisme la voix de basse.

— Aveugle de naissance, s'empresse d'assurer le directeur. Regardez ses yeux. Qui pourrait résister à des yeux entièrement blancs ?

— Mais il a eu des ennuis, n'est-ce pas ?

— Il en est revenu, dit le directeur. Il a survécu à la purification ethnique à Harghita en août 1992, il est parti vers le sud et a disparu pendant quinze ans.

— Je n'ai pas demandé un CV complet, dit la voix basse. Je veux juste savoir s'il va nous causer des ennuis.

— Il est le calme même, dit le directeur.

Un moment de silence. Mander Petulengro a l'impression de percevoir le hochement de tête de confirmation comme un changement de pression d'air dans l'obscurité.

— Ciprian va s'occuper des détails financiers, dit la voix de basse, et l'un des pas lourds s'éloigne. Les pas à présent beaucoup plus assurés du directeur le suivent. Ils disparaissent.

Un bref griffonnement de crayon, puis encore quelques pas qui avancent. Une haleine monstrueuse, il s'est accroupi, puis la douceur traîtresse de la voix de basse :

— Tu ne vas pas nous faire de problèmes, hein ?

— Je m'appelle Mander Petulengro, dit Mander.

— Je ne veux pas savoir ton nom.

— Vous m'avez acheté, à présent ?

— C'est la dernière question que tu poses, n'est-ce pas ? Nous avons acheté une tête pleine de flotte assez prometteuse, un sexagénaire ratatiné qui souffre de bougeotte et un nain vraiment laid. Et maintenant une carte douteuse, une tête d'aveugle avec des yeux retournés à faire peur. Allez, viens.

Pendant que les pas lourds s'approchent, Mander comprend que sa vie ne finira pas dans ce lit pouilleux. Que tout change à nouveau totalement. Sur un coup de tête, il tend la main vers la gauche. Il sent les courbes sous ses doigts et imagine soudain très nettement Luminitsa à Sarajevo.

Imagine, à sa manière très spéciale.

— Vous avez remporté un bonus, dit-il au moment précis où une lourde main se pose sur son épaule. Je suis musicien.

Un moment de silence. La main s'allège sur son épaule.

— Les musiciens, on va les chercher ailleurs.

— Mais pas un musicien aveugle, dit Mander en sentant son cœur tambouriner.

Nouveau silence. Cette sorte dont il a compris qu'ils accompagnent un échange de regards.

— OK, dit la voix de basse, et son propriétaire se relève, son haleine s'allège. D'accord, tu as une minute. Prouve-le-nous.

Mander Petulengro attrape la guitare. Il souffle la couche de poussière. Une odeur de métaux lourds lui emplit les narines tandis qu'il pose l'instrument sur ses genoux. Il caresse

doucement ses courbes et, cette fois, il ne laisse pas échapper son image intérieure de Luminitsa à Sarajevo.

Son image toute personnelle.

Quand il plaque le premier accord, son cœur bat très calmement. Et il fait clair comme un après-midi de février ordinaire.

CONTACT

La Haye-Amsterdam, vingt-huit juin

Les ombres paraissaient si étranges, dans la vive lumière d'été qui pénétrait à travers les fenêtres du quartier général d'Europol à La Haye, semblant mettre le moindre grain de poussière en mouvement. Ce n'étaient plus les mêmes ombres.

D'une manière générale, c'était une impression inattendue de *désolation* qui se dégageait de la traversée des locaux d'Opcop. Les pièces étaient les mêmes, et pourtant pas du tout. Ici les bureaux en *open space*, ici le coin des réunions, surnommé le Tableau blanc, ici la salle de conférences affublée du surnom religieux de Cathédrale, et là le bureau de chef de Paul Hjelm, avec ses baies vitrées donnant à la fois sur l'*open space* et par-delà Raamweg vers le centre de La Haye. En embrassant la ville du regard depuis son bureau désormais absolument vide, il lui sembla apercevoir la silhouette asymétrique du nouveau quartier général d'Europol quelques kilomètres plus loin, de l'autre côté du petit parc boisé Scheveningse Bosjes.

C'étaient les derniers jours fébriles. Le déménagement était déjà pratiquement achevé, d'autant plus qu'une partie du groupe se trouvait tout le temps à Amsterdam pour une mission de surveillance rapprochée. Ici, les locaux étaient déserts. Dans l'*open space*, où tant d'intenses réflexions avaient été menées ces dernières années, il n'y avait plus un ordinateur, plus une chaise, plus même un seul bureau. Au Tableau blanc, le tableau blanc brillait justement par son absence : le tableau électronique avait déjà été déménagé. La Cathédrale semblait

dévastée par la guerre, avec ses vingt-sept trous béants où des écrans reliaient jadis le groupe avec ses représentants dans chacun des vingt-sept États membres de l'UE. Et le bureau de chef était aussi vide que Paul Hjelm lui-même.

Mais d'une façon positive.

Une ère s'achevait. Une nouvelle allait commencer. Et elle allait commencer de la meilleure façon possible.

Il se dirigea vers la sortie. En se retournant vers l'*open space*, il se dit que c'était sans doute la dernière fois qu'il le voyait. Il resta un moment sans bouger, s'imprégnant des souvenirs de ce qui était peut-être les années les plus importantes de sa vie professionnelle.

Et les plus solitaires de sa vie privée.

Mais plus maintenant. Tandis qu'il roulait vers le nord en direction d'Amsterdam, une impatience presque adolescente montait en lui. Un pur bonheur physique l'emplit pendant les cinquante kilomètres d'autoroute et, quand il prit la sortie vers la commune portant le nom à la rythmique si particulière d'Haarlemmermeer, son cœur lui aussi se mit à battre à un autre tempo. Plus rythmique.

À Haarlemmermeer se trouve un des plus grands aéroports d'Europe, et c'est à l'intérieur de Schiphol, devant les portes des arrivées, qu'il se sentit revivre. L'autre moitié d'une époque commença à l'instant même où il la vit. Petite, cheveux bruns, modeste, et pourtant il émana d'elle une lumière qui le submergea quand, à son tour, elle l'aperçut. Quand son sourire éclata.

À cet instant, Paul Hjelm et Kerstin Holm étaient l'un et l'autre rentrés chez eux.

D'habitude, ils n'avaient pas de mal à parler ensemble, plutôt à s'arrêter de parler, mais aujourd'hui ils peinaient à trouver les mots justes. Tout ce qu'ils disaient semblait plat. Aussi se turent-ils à peu près jusqu'à ce qu'il ait casé ses bagages dans le coffre de la voiture et qu'ils aient pris place à l'avant. Là, ils se permirent un baiser. Un long baiser.

Elle se racla alors la gorge et dit :

— Jorge te salue et te remercie.

— Pourquoi ? s'exclama Paul Hjelm en démarrant la voiture.

— Parce qu'il peut à nouveau être un peu chef.

Hjelm rit :

— Toi, en revanche, tu n'es plus chef du tout.

— Je devrais pouvoir y survivre quelques semaines, sourit Kerstin Holm.

Puis ils se turent à nouveau un moment. La bonne sorte de silence.

Au niveau de Rembrandtpark, Kerstin reprit :

— L'Ambassade Hotel, donc… ?

— Sur Herengracht, confirma Paul. Petite suite avec vue sur le canal.

— Quel luxe, sourit Kerstin. Mais… ?

— Mais quoi ?

— Tu avais l'air d'avoir un "mais" sur le bout de la langue.

— Tu n'as jamais pensé à devenir détective ?

— Pas Herengracht en premier, mais Lauriergracht ?

— Tu n'as rien contre ? Ce n'est qu'à quelques centaines de mètres de l'hôtel. Juste un coup d'œil. Pour que tu voies l'endroit en *live*. Et c'est l'occasion de rencontrer nos nouvelles recrues.

— Dont l'une travaille très dur, si j'ai bien compris.

— Adrian, oui. Nous avons un besoin démesuré de ses services en ce moment. Pour éviter les interprètes extérieurs.

Kerstin Holm hocha la tête. Elle n'avait rien contre. Comment aurait-elle pu ? C'était juste qu'elle avait espéré autre chose. Le plus vite possible. Peut-être dans la baignoire d'un hôtel de luxe.

Conduire une voiture à Amsterdam était toujours une gageure. Un embouteillage permanent à sens unique, des trams qui surgissent soudain de nulle part, des cyclistes affranchis de toutes les règles du code de la route – en plus des rues étroites le long des canaux, tous ces *grachten*, si difficiles à distinguer les uns des autres.

Lauriergracht était une des plus courtes. Et des plus étroites. D'un appartement d'un côté du canal, on pouvait très bien voir dans un autre en face. Il y avait en outre un pont juste à côté. Au besoin, on pouvait en quelques secondes courir rejoindre l'autre équipe déjà installée dans un petit appartement dans

la maison d'en face. À l'étage en dessous de celui qu'ils surveillaient.

C'est ce que Kerstin Holm eut le temps de constater instinctivement avant d'entrer dans l'immeuble par une ruelle latérale, abandonnant à son sort la voiture mal garée.

Dans la chaleur estivale, la cage d'escalier sentait l'humidité, presque le moisi. Elle gravit derrière son compagnon l'étroit escalier du XVII^e siècle jusqu'à la porte d'un appartement du premier étage, au nom de Bezuidenhout.

La vieille Mme Bezuidenhout avait été relogée depuis quelques semaines dans un appartement nettement plus luxueux sur Jan Luijkenstraat. Et la veuve d'armateur, âgée de quatre-vingt-trois ans, n'aurait très probablement pas reconnu son ancien logement. Il était truffé de divers appareils de surveillance et d'écoute que Kerstin Holm ne se soucia pas pour le moment d'identifier. Elle se concentrait pour l'heure sur l'identification de l'homme entièrement chauve vautré sur un lit de camp qui détonnait au milieu du grand séjour. Des écouteurs sans fil vissés aux oreilles, il ouvrit les yeux, comme surpris en train de faire quelque chose de honteux. Plus précisément de les fermer. Tandis qu'il se redressait sur le lit branlant, Kerstin Holm tourna son regard vers la fenêtre. Une grande femme brune leva les yeux de ce qui rappelait un télescope et regarda avec étonnement les nouveaux arrivants. Puis elle se redressa avec un large sourire :

— Chef. Et commissaire Holm, je présume ?

— Nous nous sommes tout au plus rencontrées de façon numérique, dit Kerstin Holm en tendant la main. Corine Bouhaddi, n'est-ce pas ?

— En personne et en pied, dit Bouhaddi en secouant la main d'Holm avec ce qu'on pouvait qualifier de poigne de fer.

Tandis que Bouhaddi s'asseyait au grand bureau encombré d'une demi-douzaine d'écrans et de claviers, le chauve s'extirpa laborieusement du lit de camp malcommode et s'approcha.

— Adrian Marinescu, dit-il en serrant la main d'Holm. Et chef, désolé d'avoir eu l'air de dormir. Mais ce n'était pas le cas.

— Ne t'inquiète pas, dit Hjelm. Tu as travaillé dur. Pas d'activité pour le moment, alors ?

Marinescu secoua la tête, rajusta les écouteurs qui avaient glissé un peu de travers sur son crâne apparemment lisse comme du verre et dit :

— Pas depuis une heure.

— Mais ça va peut-être changer, dit Bouhaddi en pressant quelques touches. C'était pour ça que j'étais allée regarder aux jumelles. On dirait bien qu'un *coursier à vélo* est en train d'entrer.

Marinescu soupira légèrement et dit :

— Je suis prêt.

Bouhaddi pianota encore sur un clavier. Sur un des écrans, on voyait le coursier monter un escalier, fouiller dans son grand sac à dos et sonner à une porte où une petite plaque annonçait *UMAN Imports*. Sur un écran voisin, deux hommes imposants se levèrent en boutonnant leurs vestons bien trop amples. Un troisième homme se glissa entre eux et alla se plaquer au mur à côté de la porte d'entrée. Couvert par l'autre, l'un des deux hommes alla regarder par le judas. Puis il plaça le pistolet dans son dos et ouvrit de la main gauche. Il reçut une enveloppe à bulles format C5, et signa le reçu électronique de la gauche. Le coursier dévala l'escalier comme le font les coursiers, et le grand remit l'enveloppe à l'homme caché près de la porte, qui l'emporta hors champ. Bouhaddi pianota rapidement et, d'une tout autre perspective, l'homme apparut en train de s'installer devant un bureau où plusieurs ordinateurs étaient allumés, et il plaça alors l'enveloppe dans un appareil particulier. Un rayon lumineux passa sur l'enveloppe, deux fois, puis l'homme examina de près un des écrans. Il entreprit alors de déchirer l'enveloppe en lâchant quelque chose de sa voix de basse dans une langue qui évoqua à Kerstin Holm une sorte d'italien grossier. Le son était assez faible, et d'autant plus forte la traduction simultanée d'Adrian Marinescu dans son anglais chantant du bloc de l'Est :

— *On va bien voir s'ils ont mis de l'ordre dans tout ce merdier. Qu'est-ce que j'en ai ma claque de la Scandinavie. Foutus radins. Et en Grèce, même dans la haute, il n'y a plus d'argent.*

Deux grognements suivirent en canon : peut-être des rires. L'homme sortit un papier de l'enveloppe à bulles et le lut. Il hocha la tête, mais garda le silence.

— Ils utilisent *très peu* les outils numériques ou le téléphone portable, dit Bouhaddi. Nous pensons qu'ils cherchent à minimiser le risque d'écoute.

— Ils ne se douteraient pas de quelque chose ?

— Il n'y en a aucun signe, dit Hjelm. Il semble plutôt s'agir de simples mesures de précaution.

— On ne pourrait pas arrêter le cycliste, alors ?

— Les livraisons se font d'une sacrée quantité de façons, toutes plus fantaisistes les unes que les autres, dit Bouhaddi, et il existe en outre une foule absurde de compagnies de coursiers à vélo à Amsterdam. Notre intervention la plus audacieuse a été d'envoyer un de nos hommes de l'autre équipe intercepter physiquement le cycliste et photographier le message. C'était bien toi, Marek ?

Sur un troisième écran apparut Marek Kowalewski. Assis à un bureau nettement plus petit dans ce qui semblait une pièce nettement plus petite que l'élégant séjour de la veuve Bezuidenhout, il dirigea son large visage rougeaud vers la caméra de son ordinateur et s'étonna :

— Comme vous êtes nombreux.

— Une visite de courtoisie, dit Hjelm.

Une silhouette arriva de côté, un visage de femme méditerranéenne aux traits fins, inconnue de Kerstin Holm. Mais elle comprit que c'était Donatella Bruno, ancienne chef de l'antenne d'Opcop de Rome, qui avait fini par se laisser convaincre de troquer la chaleur du climat romain contre le climat professionnel surchauffé de La Haye. Elles se présentèrent rapidement, puis Kowalewski poursuivit.

— Oui, c'est moi qui l'ai fait. J'ai intercepté le cycliste avant qu'il ait le temps de gravir le perron. Je l'ai tiré dans la ruelle, j'ai délicatement ouvert une enveloppe à bulles identique à celle-ci, puis photographié le papier qu'il contenait. Vous en avez une copie dans vos boîtes. Puis il était capital de recacheter l'enveloppe exactement à l'identique.

— Comme tu as vu, ils scannent toujours les enveloppes avant de les ouvrir, dit Bouhaddi. Mais nous ne savons pas exactement ce qu'ils cherchent.

— Ma grande crainte était que le coursier tremble comme une feuille en entrant chez ces types. Mais ça a marché. Ils ne se sont doutés de rien. Mais ce n'était pas une méthode viable à la longue. Trop risquée.

— Voici le papier en question, dit Bouhaddi en faisant s'afficher une photo sur un quatrième écran. Un code, comme tu vois. Nos experts s'y cassent les dents depuis une semaine. Deux parties, quelque chose qui ressemble à un texte continu, puis plutôt comme une liste.

— De quoi croyez-vous qu'il s'agisse ? demanda Holm en considérant l'impénétrabilité du code manuscrit.

— Probablement s'agit-il de rapports de différentes branches dans toute l'Europe, dit Hjelm. Événements, problèmes, bénéfices et surtout nouvelles acquisitions – ils se développent à une vitesse époustouflante. Et peut-être aussi un plan opérationnel.

— Je ne comprends pas comment on peut gagner autant d'argent avec des mendiants, avoua franchement Kerstin Holm.

— D'une part, c'est effectivement possible, dit Donatella Bruno depuis l'écran. Dans les pays catholiques, nous sommes davantage portés à la charité et, à la différence de la Scandinavie, nous préférons encore utiliser du liquide.

— Ce n'est donc pas parce que les Scandinaves sont des "foutus radins", glissa Hjelm avec une impeccable autoironie.

— C'est plutôt dû à votre inoxydable morale luthérienne du travail, dit Kowalewski avec une forme très neutre d'ironie.

— Et d'autre part, continua Bruno, nous avons pour la première fois des indices tangibles du lien des ligues de mendicité avec le trafic d'êtres humains à grande échelle. Et peut-être avec une vaste organisation criminelle.

— Mais sans savoir encore bien laquelle et comment, dit Hjelm, et c'est pour ça que nous sommes là.

— À votre place, chef, dit Corine Bouhaddi avec un sourire sucré, je serais très prudent dans l'utilisation du mot "nous".

Kerstin Holm se surprit à éclater de rire. Elle s'efforça de vite reprendre contenance en demandant :

— Et ils sont roumains, c'est ça ?

— Dialecte de Bucarest, opina Adrian Marinescu. Et les mendiants sont aussi presque exclusivement roumains. Mais roms. Des Tsiganes, comme on dit aussi, des musiciens roms ou des Roms plus ou moins handicapés. Et ils sont actuellement présents dans toutes les grandes villes d'Europe. Il s'agit de dizaines de milliers de personnes réduites à l'esclavage.

— Des Roms de Roumanie, dit Holm.

— Je comprends ce que tu penses, là, dit Marinescu, un peu plus vivement. Mais nous ne devons pas oublier que la Roumanie a, de loin, la plus importante population rom d'Europe, qui varie selon qu'on inclut ou non la Turquie. Un million et demi, selon le président Basescu. Ce n'est pas parce que nous serions plus racistes.

— Laissons cette question pour plus tard, dit Hjelm pour arrondir les angles. Nous devons y aller.

— La conférence a déjà commencé ? demanda Bouhaddi.

— Non, dit Hjelm. Elle s'ouvre ce soir avec un banquet dans la région d'Amsterdam.

— Nous allons dormir à l'hôtel, dit Holm. Votre chef n'a probablement pas fait le ménage de sa garçonnière depuis des mois.

— La conférence ? fit Marinescu un peu plus calmement. Pardon, ça fait deux semaines que je suis isolé ici…

Paul Hjelm expliqua :

— Avant l'inauguration officielle du nouveau quartier général d'Europol, une conférence de trois jours y a lieu, la "European Police Chiefs Convention". Elle s'achève par l'inauguration, le 1er juillet. Ce n'est qu'à cette date que tout le groupe Opcop pourra venir. Enfin, ceux qui ne seront pas retenus ici.

Ils prirent congé et s'en allèrent. Dans la ruelle, ils trouvèrent une contravention sur le pare-brise de la voiture. Paul Hjelm l'envoya dans la boîte à gants, où Kerstin Holm crut en apercevoir toute une liasse.

— Amsterdam, se contenta de dire Hjelm avant de démarrer.

Herengracht était juste à côté. Le trajet fut court, et ils furent franchement stupéfaits de trouver une place de stationnement à deux pas de l'hôtel. On leur donna leur chambre, effectivement une petite suite meublée avec goût, avec plusieurs grandes fenêtres donnant sur le canal. Sans même tirer les épais rideaux, ils s'étreignirent sans retenue. Tandis que leurs vêtements tombaient, Kerstin Holm proposa :

— Qu'est-ce que tu dirais d'un bain ?

— Très volontiers, dit Paul Hjelm.

JOURNAL DANOIS I

Chicago, neuf mai

Densité d'énergie.
Autonomie.
Temps de charge.
Impact sur l'environnement.

C'est autour de ces notions que gravite ma vie depuis maintenant dix ans. Tout revenait à ça. Seulement ça : obtenir cette efficacité indéniable qui soudain libère tout et change fondamentalement la donne.

Jusqu'ici, cela n'a pas été possible. Jusqu'ici, il ne s'agissait que de théorie. Mais aujourd'hui nous voyons de la lumière, de plusieurs côtés simultanément, c'est ce que j'ai appris à cette conférence. J'ai aussi appris autre chose, et c'est pour ça que j'écris, moi qui n'écris jamais. Ça a été une expérience à double tranchant, étrangement. Mais je vais y revenir, "mon cher journal".

D'habitude, les conférences de ce genre sont franchement chiantes. On surveille son langage, on dit le strict nécessaire, on écoute les concurrents qui eux aussi surveillent leur langage, on essaie de lire entre les lignes, de saisir les instants imperceptibles où la langue fourche. La recherche de pointe drapée jusqu'à l'anéantissement dans un verbiage obligatoire et une prudence absurde.

D'un côté, la conférence de Chicago a été exactement comme ça, peut-être même plus que d'habitude. Les différentes équipes de chercheurs ont surveillé leur langage comme des vautours. D'un autre côté, tout était différent. Difficile de mettre le doigt dessus, surtout pour quelqu'un comme moi qui fait de la recherche fondamentale. Mais je ne saurais le décrire autrement que comme une ambiance, un esprit. Un pur esprit d'inventeur, à l'ancienne. La pression monte, la température augmente, le temps d'ébullition est divisé par deux et, quand ça bout, la soupape s'ouvre et lâche une vapeur plus brûlante que la vapeur ordinaire.

On dirait que tout le monde attend que ça siffle.

Et que presque n'importe lequel d'entre nous pourrait y arriver.

Ici, comme d'habitude, nous sommes des étrangers. Bien sûr, il y a des équipes de recherche des grandes universités américaines et quelques autres plus petites venues du monde entier. Mais les petites sont surtout ici pour voir et apprendre, et les grandes sont loin d'être indépendantes. Elles ont leurs partenaires institués dans l'industrie automobile et pétrolière. Et la plupart des participants font de la recherche au sein d'entreprises strictement commerciales. Virpi et moi avons constaté hier au dîner que, parmi les principaux acteurs, nous étions sans doute les seuls entièrement indépendants.

Mais c'est ainsi que se passent les choses, aujourd'hui.

Et personne ne nous prend vraiment au sérieux. C'est assez agréable, surtout en songeant à ce que m'a appris Jovan ce matin. En fait, j'aurais voulu rentrer avec le premier avion.

C'est la raison annexe qui me pousse à écrire ceci. La raison principale est autre. Il faudra que j'y revienne.

C'est malgré tout passionnant d'entendre parler des progrès des autres. On peut dire que Tesla Motors

continue de faire la course en tête concernant le développement des véhicules proprement dits, qu'IBM maintient héroïquement sa mise sur les batteries lithium-air, la start-up Envia Systems semble proche d'une percée au sujet de la densité d'énergie dans les bons vieux accumulateurs lithium-ions, mais c'est malgré tout l'équipe de chercheurs du MIT qui a suscité le plus d'attention avec sa "batterie à flux semi-solide". En mon for intérieur, pendant la communication du MIT, je ne pouvais que penser : Vous n'avez donc fait que la moitié du chemin.

Exactement comme l'équipe du MIT, nous avons séparé les deux fonctions fondamentales d'une pile : stocker l'énergie, et la restituer sur demande — et notre principal obstacle était le stockage. Il nous manquait une clé de voûte. Dès qu'elle serait en place, il deviendrait tout à fait possible non pas de recharger la batterie — ce sur quoi continuent de miser la plupart — mais de remplacer le liquide usé de la batterie contre du liquide chargé. Faire le plein de la voiture électrique, tout simplement, dans n'importe quelle station-service, où le liquide usé est rechargé, chimiquement, sans utilisation d'électricité. Rien que des résidus propres. Sans danger pour l'environnement.

Le message de Jovan ce matin n'était peut-être pas la clé de voûte, mais assurément le premier pas vers une clé de voûte. Le problème du stockage va bientôt être résolu.

Je n'en suis pas vraiment fier, mais je dois avouer avoir écouté la communication du MIT non sans un certain plaisir malicieux.

On aurait dit que le journaliste l'avait vu. Il m'a aussitôt entrepris. Presque sauté dessus. Je lui ai immédiatement demandé son accréditation. Ce qu'il m'a mis sous le nez est passé bien trop vite pour qu'on ait le temps de lire. Puis les questions se sont enchaînées : Quel est l'avancement du projet paneuropéen ?

Sommes-nous près du but ? Pensons-nous que les voitures à essence vont bientôt sortir de scène ? Et dans ce cas, quand ? Puis il m'a posé sa vraie question :

— Pourquoi aviez-vous un sourire si ironique pendant que parlait l'équipe du prestigieux MIT ?

Puis :

— Quel est ce coup de fil que vous avez reçu pendant le petit-déjeuner ce matin ?

Je me considère comme une personne strictement rationnelle. Peu de gens sont aussi rationnels que moi. Pourtant, je ne peux pas rendre compte tout à fait rationnellement des forces qui, en cet instant, m'ont fait l'attraper par l'accréditation en plastique qu'il portait au bout d'un court ruban à son cou. Il fallait vraiment que je voie comment il s'appelait, qui c'était. Sa réaction a pour le moins manqué de finesse. Si mon geste était puissant mais non prémédité, le sien fut plus puissant encore et très bien préparé. La force avec laquelle il m'a arraché des mains son accréditation en plastique n'était pas celle d'un journaliste scientifique de base, je peux le jurer.

Je n'ai pas réussi à lire son nom. Mais maintenant que, dans ma chambre d'hôtel, je regarde l'écorchure dans la paume de ma main droite, elle est bien plus éloquente que ne l'aurait été n'importe quel nom. C'est le sang qui suinte dans ma main qui me pousse à tenir ce journal. D'un autre côté, c'était un événement banal au cours d'une conférence sur l'énergie très médiatisée. D'un autre encore, c'était la première indication que le travail ne concernait plus exclusivement la densité d'énergie, l'autonomie, le temps de charge et l'impact sur l'environnement : il s'agit de l'avenir — et là, des forces puissantes entrent en mouvement.

Peut-être que j'exagère. Il est même hautement vraisemblable qu'il ne s'agissait que d'un journaliste scientifique qui se croyait au bord d'un scoop et pour

cette raison était tout agité. Mais je ne sais pas. Mes sentiments sont partagés. D'un côté, j'ai tellement hâte de rentrer à la maison me remettre au travail. Cela se profile vraiment.

D'un autre côté, j'ai effectivement eu — un peu — peur.

BANQUET

Amsterdam, vingt-huit juin

La lumière miroitait au plafond de la chambre. Le grand soleil d'été reflété dans le canal Herengracht frappait la fenêtre de l'hôtel selon un angle sans cesse changeant.

Kerstin Holm était en effet longue à se préparer, et Paul Hjelm eut le temps de regarder un match et demi de foot à la télé, couché en smoking sur le lit. Trois mi-temps du championnat hollandais. Sauf qu'ils étaient probablement en pause estivale : il s'agissait sans doute de rediffusions. Ce qui ne faisait absolument aucune différence, puisqu'il ne savait de toute façon pas de quelles équipes il s'agissait. Il connaissait l'Ajax, le PSV, Feyenoord, Twente et, depuis peu aussi le club local de La Haye, ADO Den Haag. Mais ce n'était aucun d'entre eux.

— Ça va durer encore longtemps, ce match de handball ? entendit-il à la porte.

Paul Hjelm leva les yeux et contempla la tenue élégante de Kerstin Holm en songeant aux petites injustices de la vie.

Les petites faisaient partie de la vie, les grandes devaient en être bannies.

Il la prit sous le bras et l'embrassa. Puis admira sa robe de soirée rouge clair et dit :

— Ça valait la peine d'attendre trois mi-temps.

Elle sourit et lui rajusta son nœud papillon, et ils sortirent dans la ville toujours aussi chaude et encombrée.

Dans un taxi à l'air conditionné défectueux, Paul Hjelm demanda au chauffeur, qui sentait le tabac :

— À quelle distance se trouve Muiderslot ?

— Environ quinze kilomètres, dit le chauffeur d'une voix rauque.

— C'est très sexy quand tu parles néerlandais, dit en suédois Kerstin Holm.

Hjelm sourit et dit :

— Mais la vraie question serait : *qu'est-ce que c'est* que Muiderslot ?

— Sérieusement, tu ne t'es pas documenté ? Muiderslot est un château médiéval sur une petite île à la pointe sud du plus méridional des bassins artificiels, IJmeer. I et J majuscules. À l'époque c'était en pleine mer, aujourd'hui au bord d'une mer artificielle.

— Un château médiéval ?

— XIIIe siècle.

— À propos du passé, dit Hjelm, je t'ai dit que Gunnar a tout d'un coup donné de ses nouvelles ?

— Quel Gunnar ?

— Tu as déjà oublié les luttes anciennes ?

— Mais merde, Gunnar Nyberg ? s'exclama Holm. Je n'ai pas entendu parler de lui depuis au moins six mois. Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Crois-le ou non, mais il était en train de finir son roman.

— Et c'est pour ça qu'il t'appelait ?

— Sentirais-je une pointe d'ironie dans la voix de madame ?

— Ça fait bien longtemps que tu n'as plus le temps d'en lire, non ?

— Au contraire, je lis plus que jamais, esseulé comme je suis. Hélas surtout des rapports de police et des mémos. Mais Gunnar n'appelait pas pour des raisons littéraires, malheureusement, mais financières. Il voulait savoir si j'avais quelques bons contacts pour demander des subventions de l'UE. J'ai causé à quelques personnes.

— Comment va mon Gunnar ? Ça lui plaît toujours, écrivain ?

— Ludmila et lui viennent de se marier.

— Ça alors, dit Kerstin Holm. Mais pourquoi diable n'a-t-il rien dit ? Ce genre de choses, on en parle à son ancien partenaire.

— Sinon, il a l'air d'aller bien. Ils semblent se plaire à Chios, mais j'ai pourtant eu la légère impression qu'il avait des soucis financiers. Et qu'il rongeait son frein.

— Il est passé très vite de cent à zéro, dit Holm. Les effets d'un arrêt brutal ne se manifestent qu'après coup.

Le taxi s'était habilement extirpé du centre-ville d'Amsterdam et roulait à présent sur l'autoroute en direction des lacs. Hjelm ne cessait de s'étonner des lacs artificiels et des terres artificielles, les polders. On avait pris la nature à bras-le-corps, bloqué sans autre forme de procès une baie entière, la Zuiderzee, pour la transformer en lac intérieur, l'IJsselmeer, alimenté par les eaux douces de la rivière Ijssel. Les deux tiers de l'IJsselmeer avaient ensuite été transformés en terres cultivables, le lac lui-même divisé en lacs plus petits, dont la partie sud du plus méridional était devenue l'IJmeer, qu'ils longeaient justement.

Ils parvinrent rapidement à la petite localité assez anonyme de Muiden, qu'il fallait traverser pour atteindre l'île et le château, le Muiderslot. Ses créneaux gris s'élevaient fièrement au-dessus de l'eau bleu clair du lac. En approchant, ils virent que les remparts médiévaux caractéristiques étaient en outre très classiquement ceints de douves. Un instant, ils furent transportés au Moyen Âge, tels des croisés pleins de nostalgie revenant de quelque massacre en pays lointain, mais alors apparurent les voiliers et les voitures. Ainsi que des bannières médiévales aux couleurs de l'UE, cercle étoilé plutôt que le blason du seigneur féodal local, ce qui produisait une impression inattendue d'auto-ironie. Les bannières étaient portées par une bande de bouffons moyenâgeux, qui attaquaient pour rire chaque voiture qui arrivait. La majorité n'était pas des taxis, mais des limousines, autour desquelles une procession de moines flagellants tournait sur le parking du château. Les chauffeurs des limousines essayaient de chasser les bouffons – semblables aux irritantes images des miroirs déformants – tout en se préparant en fumant à une longue et austère attente nocturne.

Hjelm et Holm descendirent du taxi et furent assaillis par une autre troupe médiévale, cette fois un groupe de musiciens

jouant des instruments d'époque, fifres, flûtes, cornemuses, chalemies, galoubets, trompettes naturelles. Hjelm fut frappé par leur teint brun : comme s'ils appartenaient tous à la même ethnie.

Le couple parvint aux grilles du château, gardées par quelques serviteurs en livrée, dont les regards de durs à cuire n'étaient sûrement pas ceux de serviteurs. Hjelm pensa même reconnaître un visage croisé dans les couloirs d'Europol, sans doute un policier lassé de ne pas être sur le terrain. Il se détourna de façon démonstrative quand Hjelm le salua de la tête. Sans doute un petit extra pas complètement autorisé par sa hiérarchie.

— Bienvenue, dit l'un des serviteurs d'une voix peu accueillante en cochant leurs noms sur une liste. Vous trouverez le plan de table affiché à côté de l'entrée.

La cour du château grouillait de dignitaires endimanchés et d'un nombre disproportionné de serviteurs, dont l'un les pourvut aussitôt d'une flûte de champagne chacun. La musique médiévale quelque peu stridente semblait provenir de tant d'endroits à la fois que Hjelm supposa qu'il y avait plusieurs groupes en train de s'échauffer derrière les murailles du château. Le duo Hjelm-Holm traversa la foule, verres de champagne en équilibre, sans reconnaître personne. Ils se frayèrent un passage jusqu'au plan de table et constatèrent qu'ils seraient placés en vis-à-vis décalé dans une table de Wapenzaal, au premier étage du château. Hjelm sentit une tape sur son épaule et se retrouva nez à nez avec le visage juvénile du directeur d'Europol. Ils se saluèrent chaleureusement. Kerstin Holm l'avait déjà rencontré une ou deux fois, et il lui avait toujours fait l'impression d'une personne très réfléchie.

— J'ai bien peur que le voisin de table de Mlle Holm soit un peu austère, hurla-t-il pour couvrir les clameurs stridentes des trompettes et des fifres. Hubert Carabott, chef de la police de Malte, alerte sénilité précoce. Mais je me demande si toi, Paul, tu ne vas pas apprécier ta voisine.

— Et tu dis ça en ma présence ! s'écria en souriant Kerstin Holm.

Il était difficile de crier en souriant, c'était comme faire une étrange grimace.

— De manière strictement platonique, bien sûr, précisa le directeur. Une invitée de marque. Marianne Barrière, commissaire européenne française.

— Mazette ! s'exclama Hjelm, peu impressionné.

— Sauf que tu aimerais bien en avoir fini avec tout ce cirque, je sais, lui cria dans l'oreille le directeur en lui posant la main sur l'avant-bras.

— Tu parles d'expérience ? demanda Hjelm, sentant que sa voix commençait à lui manquer.

— Je suis directeur d'une grande institution de l'UE, glapit le directeur d'un ton neutre. Dans ma situation, on ne pense pas en ces termes.

— Et pourtant… commença Hjelm, mais le directeur avait alors déjà été happé par les vagues de plus en plus agitées qui traversaient la foule.

Paul et Kerstin essayèrent de rester ensemble mais, au bout de cinq minutes, ils s'étaient déjà éloignés l'un de l'autre. Paul se retrouva à converser avec une cheffe de police danoise avec laquelle il avait à peine commencé à établir une relation qu'elle fut emportée au loin, et il se retrouva face au ministre de l'Intérieur grec et dut écouter diverses considérations sur l'UE dont il se serait volontiers passé, même si l'interprétation grecque d'obscénités anglaises était bien sûr très amusante. Sur ces entrefaites, une sonnerie retentit, avec l'insistance du dernier rappel avant une représentation de théâtre, et les invités s'engouffrèrent comme un seul homme dans le château.

Porche monumental, escaliers de pierre exhalant un indéfinissable parfum médiéval, femmes en tenue de soirée qui peinaient à gravir ce qui avait été bâti bien avant que la combinaison talons aiguilles et robe fourreau ne voie le jour, un brouhaha hilare et polyglotte que seule une sonde depuis l'espace intersidéral aurait pu identifier comme de l'anglais, quand bien même fautif. La course d'une salle à l'autre pour trouver la bonne table, la bonne place.

Wapenzaal devait désigner l'ancienne salle d'armes, où les chevaliers déposaient jadis hallebardes et arbalètes. C'était la plus vaste salle que Hjelm ait vue jusque-là dans son errance. Un serviteur finit par l'aider à trouver. De l'autre côté de la

table se tenait déjà Kerstin Holm. C'était comme une apparition, une oasis dans le désert. Elle lui adressa un sourire un peu ironique, et il lui serra brièvement la main par-dessus la table. Un gentleman âgé indiqua à Kerstin la place où elle se trouvait déjà – probablement le chef de la police maltaise Hubert Carabott. La place à côté de Hjelm était encore vide, mais le carton à cheval sur un des nombreux verres à vin vides indiquait bien Marianne Barrière. Son attention fut alors attirée par la femme en face de lui, qui semblait attendre son voisin de table. Ils se présentèrent, elle était procureure principale à Bratislava, Slovaquie, et il n'eut aucune chance de saisir son nom : même écrit, il était impénétrable. Tandis qu'ils bavardaient à bâtons rompus, toujours debout, il jeta un œil à Kerstin Holm, de l'autre côté de la table, et le regard qu'elle lui lança n'aurait sans doute pas dû être aussi chargé de reproches. Le pire : ce n'est qu'à travers les yeux de Kerstin qu'il remarqua combien la procureure principale était élégante. Mais la Slovaque avait alors déjà été captivée par son voisin, à peine arrivé, qui ressemblait à un héros d'Hollywood grisonnant, mais castré. Tandis que Paul Hjelm se demandait d'où pouvait bien lui venir une pareille idée, il s'avisa que sa voisine était discrètement arrivée elle aussi. C'était une femme rayonnante d'à peine cinquante ans, très française. Elle sourit et dit dans un anglais avec un très faible accent français :

— Je me demandais quand vous daigneriez vous intéresser à votre voisine de table.

— Je suis désolé, dit Paul Hjelm en tendant la main. Paul Hjelm.

— Marianne Barrière. Normalement, on attend d'un homme qu'il s'informe à l'avance de sa voisine de table puis, le moment du dîner venu, qu'il la conduise jusqu'à la table et lui recule son siège. Il lie alors la conversation avec elle et, après le dîner, danse avec elle la première danse.

— Je ne suis pas sûr qu'il y ait beaucoup de danse ce soir, dit Hjelm en lui reculant son siège. Combien de danses médiévales maîtrisez-vous, madame ?

— Pour être précis, mademoiselle, dit Marianne Barrière sans s'asseoir.

Au lieu de quoi elle se présenta aux autres convives, ce que Hjelm aurait évidemment dû faire lui aussi. Il ne parvint pourtant pas vraiment à se sentir empoté comme le cousin de province : d'une certaine façon, il avait passé l'âge. Il appartenait à ce monde, désormais, qu'il le veuille ou non. Il vit Kerstin Holm et Marianne Barrière se serrer la main et échanger quelques mots inaudibles, suivis d'un rire échangé et d'un petit geste dans sa direction. Il se contenta de leur sourire.

À la fin, comme sur un signal tacite, tous les convives s'assirent, et le service commença. Tôt ou tard, il comprendrait comment fonctionnent ces signaux tacites, se dit Hjelm en recourant à la méthode Coué. Histoire de ne pas mourir idiot.

— Figurez-vous que je sais un certain nombre de choses sur Mlle Holm et vous, dit Marianne Barrière. Nettement plus, semble-t-il, que vous sur moi.

— Je sais juste que vous êtes commissaire européenne, admit Hjelm. Et donc au nom de la France, je suppose. Mais pour quelle raison avez-vous eu vent de nos humbles existences ?

— Parce que je crois vraiment à la solidarité et à la paix en Europe et que j'estime de ma responsabilité de commissaire d'avoir une vue d'ensemble sur les actions de l'UE, et en particulier dans les domaines, comment dire… ? *Sensibles ?*

— Nous pouvons les appeler ainsi, à condition de parler bas. À vrai dire, j'avoue ne pas bien savoir ce que fait un commissaire européen…

— Je suppose que vous connaissez quand même le rôle de la Commission européenne dans le jeu politique global. Si le Parlement européen a le pouvoir législatif, la Commission est le gouvernement de l'UE. Un commissaire par pays, vingt-sept en tout, chacun responsable d'un domaine donné, et nous disposons aussi chacun d'un cabinet personnel qui prodigue des conseils politiques, comme on dit. Et d'une direction générale, responsable de la préparation des projets de loi.

— C'est à peu près tout ce que je savais, dit Hjelm en attaquant une entrée dont il serait par la suite incapable de dire ce que c'était. Je dirige moi-même une sorte de Commission européenne miniature. Mais *vous*, que faites-vous ?

Marianne Barrière lâcha un rire perlé, et dit :

— Je suis la commissaire chargée des questions environnementales. Et on aura beau dire que la structure de la Commission est un peu vieillotte, que la plupart des commissaires ont surtout l'air d'être là pour s'en mettre plein les poches, comme le répète la petite musique à la mode, que les partis politiques y sont mal représentés, nous avons au moins un gros avantage : c'est encore nous qui avons le plus de poids dans l'élaboration de la législation européenne. La commission est la seule habilitée à rédiger les propositions de lois européennes. Des lois qui prévalent sur l'ensemble des vingt-sept législations nationales. Les lois les plus puissantes du monde.

Paul Hjelm leva son verre en disant :

— On dirait que vous avez un projet de loi vraiment passionnant sur le feu.

— Vous n'avez jamais songé à devenir détective ? dit Marianne Barrière avec un grand sourire, avant de trinquer avec lui.

— C'est donc le cas ? demanda Hjelm en prenant en bouche le vin blanc, probablement un chablis, mais ses papilles gustatives commençaient déjà à saturer.

Marianne Barrière vida son verre, se pencha vers lui, le fixa de ses yeux vert clair et chuchota d'un air conspirateur :

— C'est comme Opcop : il est beaucoup trop tôt pour en parler.

Hjelm rit et se cala au fond de son siège. Tandis qu'une autre entrée et qu'un autre vin blanc arrivaient, il se sentit envahi d'un sentiment très agréable, sur lequel il ne savait pas mettre de mots. Cela avait trait à la politique. Il rencontrait beaucoup de politiciens dans son travail, et évitait en général de se mêler de politique. Il avait toujours le même léger sentiment de malaise en conversant avec un politicien, l'impression de parler avec un fonctionnaire de formation économique qui débitait un monologue rodé de longue date. Avec Marianne Barrière, c'était différent. Elle donnait l'impression de se passionner vraiment pour la politique, pour la possibilité d'améliorer la vie du plus grand nombre. Il exagérait sans doute – cette conversation avait été jusqu'ici bien trop courte pour formuler une telle appréciation – mais il avait

l'impression, par-delà tous les jeux de pouvoir nationaux et personnels, toute la corruption plus ou moins avouée, tout le lobbyisme, toutes les finasseries pour le prestige, toutes les chamailleries fiscales et budgétaires, toutes les coupes sombres, toutes les options et toutes les externalisations, de revenir au noyau nu. À ce que la politique devrait être : créer une société la plus juste et durable possible. Rien de plus.

Il rit de lui-même, et croisa le regard de Kerstin Holm, de l'autre côté de la table. Étrangement, il eut l'impression qu'elle ressentait la même chose. Il lui semblait lire la même chose sur son visage étonnamment concentré. Puis ils trinquèrent, et ses traits se lissèrent. Elle lui fit un discret signe de tête vers la droite, et Hjelm ne put s'empêcher de rire en voyant le chef de la police maltaise Hubert Carabott les yeux clos, un verre de vin de plus en plus incliné à la main. Tandis qu'il se tournait pour échanger quelques mots avec la procureure principale slovaque, Kerstin en profita pour se pencher par-dessus la table et, du coin de l'œil, il vit Marianne Barrière se pencher à son tour vers elle. Elles échangèrent quelques mots qu'il lui fut impossible de saisir. Et c'était bien ainsi.

Arriva alors le plat principal, et le brouhaha redoubla dans la salle du dîner. De la cour du château continuaient de monter quelques sons médiévaux stridents, et les murs blanchis à la chaux du Muiderslot semblaient de plus en plus humides à mesure que la soirée d'été avançait. De plus en plus humides de présence humaine.

Kerstin Holm avait définitivement abandonné son voisin de table et participait aussi activement à la conversation que son compagnon. Quand la dernière rasade de vin rouge rejoignit le plat principal – excellent, sans l'ombre d'un doute : visiblement sur un thème médiéval, des morceaux de viande grillée au feu de bois, indéfinissables mais d'une tendreté impeccable –, Kerstin Holm se pencha en avant en embrassant d'un geste la Wapenzaal :

— Il y a une chose qui m'a frappée quand nous travaillions sur une importante affaire l'an dernier : que la civilisation ne cesse justement de lutter contre le Moyen Âge. Au sein de nos sociétés, il existe des groupes dont les valeurs sortent tout

droit de ces années sombres. Des mondes où ni la Renaissance ni les Lumières ne sont parvenues.

— C'est très vrai, dit Marianne Barrière en vidant son verre. C'est qu'en même temps, il y a quelque chose d'extrêmement attirant dans ce monde-là. Basique. Originel. Élémentaire. La question est juste de savoir comment revenir aux fondamentaux sans s'enliser dans la barbarie. Le monde des gangsters, des gangs et des fanatiques a quelque chose de cela. Tout y est important. On détient la vérité absolue. Tout est une question de vie ou de mort. Il n'y existe aucune ironie, aucun sarcasme, aucun humour. Ce sont des valeurs très basiques qui sont en jeu. Mais leurs méthodes sont grotesques. Vous avez tout à fait raison, c'est un monde antérieur à toute lumière. S'il connaît l'humour, il est toujours lié à la violence. L'humour du lynchage. Moyenâgeux.

— N'en va-t-il pas toujours à peu près ainsi ? dit Paul Hjelm. Le super-individualisme du néolibéralisme a créé un besoin aigu d'identité commune, surtout dans la mesure où ses victoires se fondent sur l'anéantissement de tout mouvement populaire – l'ennemi numéro un –, et si possible en le rongeant de l'intérieur. On a réussi à faire place nette de tout ce que la social-démocratie avait de communautaire, la solitude absolue du lucre a triomphé, laissant le champ libre aux fausses identités communes que sont le racisme, le fanatisme et le monde des gangs.

— C'est vrai, dit Barrière, mais j'aimerais aller un pas plus loin. Même les néolibéraux ont commencé à chercher des formes d'identité commune mais aussi, au-delà des associations de bienfaisance et des structures favorisant l'entre-soi des élites, on a pris conscience du besoin croissant d'identité collective chez les électeurs. Mais il n'est bien sûr pas question de société – on l'a fait sauter en mille morceaux, ça ne guérit pas en un claquement de doigts –, plutôt d'identités les plus directement accessibles. La logique des hooligans. Nous contre eux. Vous dehors, nous dedans. Il y a une stricte logique historique dans le flirt des partis de la droite européenne avec l'extrême droite européenne.

— Ah mais oui ! s'exclama Kerstin Holm. Je me disais bien que je reconnaissais votre nom. L'opposition à Sarkozy.

— Une réaction instinctive. Ça se paie.

— Pardon, dit Paul Hjelm. Là, je ne vous suis plus.

Kerstin reprit, en gesticulant avec enthousiasme :

— C'est Marianne qui s'est le plus vigoureusement opposée aux expulsions de Roms voulues par Sarkozy en France l'automne dernier.

— J'étais un peu trop haut placée pour qu'on me fasse taire, dit Barrière. Nous avons lancé un débat de fond et forcé les vingt-sept pays membres à mettre en place des plans d'action de lutte pour l'intégration des Roms. Je *sais* que lorsque l'identité fallacieuse du fascisme s'enracine, les Roms sont les premiers à sauter. Eux et les Juifs, antisémitisme et antitsiganisme vont toujours la main dans la main. Sarkozy a veillé à expulser plus de dix mille Roms de France l'an dernier. Cela faisait partie de sa "guerre contre la criminalité", et il a expressément dit que la minorité rom constituait un problème de sécurité pour la France. C'était sa façon d'essayer d'attirer les électeurs de Le Pen. Et en Hongrie, on prépare déjà des camps de concentration pour Roms…

— J'ai lu récemment que neuf Roms sur dix vivaient dans la pauvreté, dit Holm.

— Il y a plus de Roms en Europe que de Suédois, dit Marianne Barrière. Dans les pays où il y en a le plus – France, Italie, Bulgarie, Grèce et bien sûr Roumanie –, plus d'un enfant rom sur dix indique ne pas même avoir fait de scolarité primaire. On parlait tout à l'heure de Moyen Âge…

— Je me trompe peut-être, dit Hjelm, mais vous avez sans doute remarqué les musiciens médiévaux, dehors, dans la cour du château ?

Marianne Barrière sourit en regardant Paul Hjelm.

— Je les ai remarqués, dit-elle. Et vous avez raison. Des Roms. Sauf qu'au Moyen Âge ils étaient encore en route entre l'Inde et l'Europe. Ils sont arrivés en passant par l'Égypte, d'où l'appellation "Gypsies".

— Excellents musiciens, dit Hjelm. Mais je ne suis pas ravi qu'Europol les ait engagés pour son banquet. Je sais qu'ils sont souvent liés à…

— À ?

— … à des trafics d'esclaves, lâcha Hjelm. Mendiants comme musiciens. Nous sommes justement en train d'essayer de cerner les responsables. C'est un monde dont on ne soupçonnait pas l'existence. Le monde moyenâgeux du trafic d'êtres humains.

— Bon, je ne suis pas certaine qu'Europol soit responsable du recrutement de ces musiciens, dit Barrière, et il existe bien sûr quantité de musiciens roms indépendants. Mais si vous parvenez à stopper ce trafic, je serai la première à vous féliciter. Tout ceci est un signe des temps. Nous ignorons tranquillement les mendiants du métro, puisque nous pouvons caresser notre conscience dans le sens du poil en nous disant qu'il s'agit d'un trafic. Que nous allons bientôt les retrouver dans un restaurant de luxe munis de téléphones portables et de cartes de crédit. Mais ce sont de mauvaises excuses. Pour nous voiler la face et ne pas admettre que nous sommes devenus insensibles aux souffrances d'autrui.

— L'autre jour, j'ai vu un vieil homme, dit Kerstin Holm. Sans doute soixante-dix ans, avec une longue barbe blanche. Il allait et venait résolument sur la chaussée au croisement le plus fréquenté de Suède, entre Kungsgatan et Sveavägen, à Stockholm. Il frappait aux vitres des voitures arrêtées au feu rouge. Quelqu'un avait dû lui dire que c'était le dernier endroit où les Suédois ont encore de la monnaie, aujourd'hui. Dans leur voiture. Pour le parking.

— Les trafiquants le lui auront dit, opina Marianne Barrière. Les trafiquants aux valeurs moyenâgeuses. Les marchands d'esclaves. Et nous l'acceptons, c'est là le visage de l'économie d'aujourd'hui, tout est à vendre, pourquoi pas des Roms, pourquoi pas des gens ? Mais je suis convaincue que nous portons en nous un sentiment *inné* de la justice. Nous *sentons* immédiatement que ce que nous faisons est une faute morale. Il existe une boussole morale intérieure, sans quoi l'espèce humaine n'aurait jamais survécu aussi